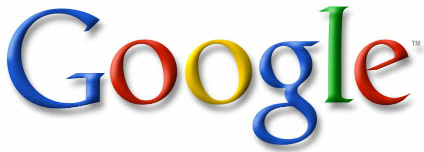
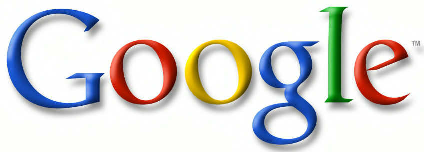




LE CONFIDENT PAR HASARD,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS.

Jouée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français de la République, le 18 thermidor an 9.

PAR LE CIT. FAUR.

A PARIS,

Chez { HUET, Libraire, rue Vivienne, No. 8.
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN IX (1801).

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORIMON, ancien Négociant.	Le cit. GRANDMÉNIL.
FÉLICIE, sa fille.	Mlle. MÉZERAI.
BLAINVILLE, riche Américain.	Le cit. MOLÉ.
FLORICOUR, son fils.	Le cit. ARMAND.
JULIETTE, suivante de Félicie.	Mlle. DE VIENNE.
FIRMIN, ancien garçon marchand de Dorimon.	Le cit. DAZINCOURT.

La scène est à la campagne, près un port de mer.

Le théâtre représente un jardin. Dans le fond une grille; près l'avant-scène, à gauche, on voit un bosquet.

LE CONFIDENT PAR HASARD,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIERE.

FÉLICIE, JULIETTE.

JULIETTE.

OUI, sans vous consulter, on veut vous marier ?

FÉLICIE.

Tu sais jusqu'à quel point c'est me contrarier.

JULIETTE.

Dans cette solitude, à quelques pas de Nantes.
Sans cet événement nous serions si contentes.

FÉLICIE.

Je n'y pensais qu'à voir l'objet de mon amour.

JULIETTE.

Votre père a grand tort de nous jouer ce tour.

FÉLICIE.

Croit-il que d'obéir il me sera facile,
Quand j'aime Floricour ?

JULIETTE.

Non, rien n'est moins docile
Qu'un cœur qui s'est donné, je l'ai trop bien connu.

FÉLICIE.

Floricour chez Orphise un jour étant venu,

Frappa tous les regards par son air agréable;
Je ne pus m'empêcher de le trouver aimable.

JULIETTE.

Et l'amabilité conduisit à l'amour.

FÉLICIE.

Comme tu dis fort bien, non pas le premier jour.
Il vint souvent; de plaire il se fit une étude.
Moi, sans réflexion je formai l'habitude
D'aller revoir Orphise, et charmé de son choix,
Floricour, avec soin, s'y trouvait chaque fois.
Mon cœur à son aspect éprouvait une ivresse
Qui ne fit qu'augmenter en le voyant sans cesse;
Et surprise à la fin du trouble de mes sens,
J'y voulus résister, mais il n'était plus tems.
J'appelai ma raison, elle fuit quand on aime;
Le danger se présente, on le cherche soi-même.
Floricour me parla; nous tremblâmes tous deux;
Pour interprête alors nous n'eûmes que nos yeux.
Quand la crainte forçait notre bouche à se taire,
Ils osaient de son cœur dévoiler le mystère,
Ils trahissaient le mien de plus en plus séduit
Par ses dehors heureux, sur-tout par son esprit:
Chaque jour on venait m'en vanter la finesse;
Je l'écoutais assez pour l'admirer sans cesse.
Toujours à la science il mêle l'agrément;
S'il discute, il ne perd jamais son enjouement,
Il instruit, il amuse, et j'éprouve moi-même
Qu'il est bien doux de voir applaudir ce qu'on aime.
Oui, je préférerais, pour combler mon desir,
L'esprit à la beauté, si j'avais à choisir.
L'une est toujours la même, on ne voit toujours qu'elle,
Et l'autre à chaque instant plaît et se renouvelle.

JULIETTE.

Et c'est peut-être un sot que Dorimon choisit?
Hé bien! raison de plus pour qu'il soit éconduit;
Mais que n'avouez-vous vos feux à votre père?

FÉLICIE.

Pour quelque tems encor j'aurais voulu les taire.
Eloignons cet hymen. Quand Floricour aura
Des lettres de son père, alors il parlera.

JULIETTE.

J'ai cru qu'il agissait pour avoir ce qu'il aime.
Sans trop le consulter, car vous savez vous même,
Qu'il nous en fait par fois de si plaisans portraits.

FÉLICIE.

Il s'amuse de loin, et le craint fort de près.
S'il en parle en riant, d'une façon légère,
Il m'a dit fort souvent qu'il craint de lui déplaire;
Il le respecte, l'aime; et c'est mal le juger
De croire qu'à dessein il veuille l'offenser.
S'il est contrarié d'abord rien ne l'arrête;
Mais il revient ensuite, et les torts de sa tête
Sont presqu'au même instant réparés par son cœur.

JULIETTE.

Oh! vous le défendez avec trop de chaleur....
Mais voici votre père, et c'est l'instant de crise.

SCENE II.

DORIMON, LES PRÉCÉDENS.

DORIMON.

Mon enfant, je te crois une fille soumise,
Et suis loin d'employer la moindre autorité
Pour te faire approuver un hymen arrêté.
En te voyant bientôt y consentir toi-même,
Tu vas combler les vœux d'un bon père qui t'aime.

FÉLICIE.

Jusqu'ici je n'ai pas montré de volonté;
Mais l'hymen peut offrir plus de difficulté.
Dans ses liens, la femme à tant de maux s'expose,
Qu'il convient que son cœur y soit pour quelque chose.

DORIMON.

Quand mon ami viendra, je suis bien convaincu
Qu'il va se faire aimer: sans l'avoir jamais vu.
Ce n'est pas sans raison qu'ici je te le vante;
Mon associé m'a dit qu'il a l'humeur charmante,

Il l'a connu beaucoup, de façon qu'aujourd'hui
Presque comme témoin je te parle de lui;
Il pétille d'esprit; il est gai, serviable,
Et tu vas, comme moi, le trouver fort aimable.
S'il n'est plus un jeune homme, il en a tout le feu,
Et t'aime à la folie; il arrive sous peu,
Et fait pour t'épouser un assez long voyage,
Puisqu'il vient d'Amérique.

JULIETTE.

Ah! Monsieur, quel dommage
Qu'il laisse son pays pour nous contrarier!
Car nous ne voulons pas encor nous marier.
Cet ami pourrait être un ami de collége,
Et ce n'est pas pour nous un très-beau privilége.
On trouve dans Paris, quand on en a besoin,
Tant d'époux moins anciens sans les chercher si loin!

FÉLICIE.

D'ailleurs, je suis trop bien auprès de vous, mon père,
Pour vous abandonner.

DORIMON.

Cette amitié m'est chere;
Mais tu vois tous les jours que le sort des enfans,
Est pour suivre un époux de quitter leurs parens.

JULIETTE.

L'Amérique déjà nous fait trembler d'avance.

DORIMON.

Et mais vous n'irez pas, vous resterez en France
Où les plaisirs pour vous viendront de tout côté.

FÉLICIE.

Mais il faut pour cela perdre ma liberté,
Et peut-être exposer le bonheur de ma vie?

DORIMON.

Quoi! de te marier tu n'aurais pas l'envie?

JULIETTE.

Vraiment, le mariage est fort de notre goût,
C'est le mari, Monsieur, qui ne l'est pas du tout.

Laissez-nous faire un choix que notre cœur partage,
Dès demain, s'il le faut, nous entrons en ménage.

FÉLICIE.

Oui, pour me consulter donnez-moi quelque tems.

DORIMON.

Puis-je te refuser? Ma fille j'y consens.
Je te donne huit jours; c'est vers ce tems qu'arrive
Blainville mon ami; je veux qu'il te captive
Par son air enjoué, ses propos séduisans;
Tu verras qu'il vaut mieux que bien des jeunes gens.
La jeunesse a des fleurs; mais elles passent vîte.
Notre automne est le tems du savoir, du mérite;
C'est la saison des fruits, et leur variété
Nous séduit moins encor que leur maturité.

JULIETTE.

Pour nous le fruit trop mûr ne vaut rien, il se gâte;
Vive un fruit encor vert que l'on cueille à la hâte!
Si de plaire un vieillard a par fois le pouvoir,
C'est un beau jour d'hiver, la glace vient le soir.
D'ailleurs, fut-il aimable à son gré comme au vôtre,
Il ne peut jamais l'être aussi long-tems qu'un autre.

DORIMON.

Il est riche.

JULIETTE.

Ah! Monsieur, l'argent vous tenterait?

DORIMON.

Du monde en général, l'idole est l'intérêt.
Le bonheur, ce trésor que l'on ambitionne,
Que l'on cherche par-tout, la fortune le donne.
Et quant avec usure elle comble nos vœux,
N'a-t-on pas le plaisir de faire des heureux.

FÉLICIE.

Mais, mon père, et l'amour?

DORIMONT.

C'est une folle ivresse,
Qui se change en dégoût quand l'illusion cesse.
Je l'ai connu; crois-moi, mon enfant, ce n'est rien.

JULIETTE.

Bon pour vous à présent; pour nous c'est un grand bien.
Peut-être, quelques jours, quand nous en serons quittes,
A d'autres nous dirons ce qu'ici vous nous dites:
Et je parierois bien que dans un pareil cas,
Ainsi que vous, monsieur, on ne nous croira pas.
On nous....

DORIMON.

Vous plairait-il de garder le silence?
J'attends, ma chère enfant, tout de ta complaisance;
Je connais ta raison et ta docilité.
Voudrais-tu mettre obstacle à ma félicité?
Blainville a ma parole, et cet hymen prospère,
En faisant ton bonheur, acquittera ton père.
Tu sais que mon commerce, en trompant mes projets,
N'a pas toujours été couronné du succès.
J'allais manquer; Blainville en apprend la nouvelle;
Et, bientôt, n'écoutant qu'une amitié fidèle,
Me fait passer des fonds dans ce pressant danger,
En me cachant la main qui vient de m'obliger.
Enfin, nulle amitié ne fut comme la nôtre:
Car nos cœurs s'entendaient d'un hémisphère à l'autre.
Avec lui je ne peux tout-à-fait m'acquitter:
Mais par l'heureux hymen qu'il prétend contracter,
Mes billets sont rendus, je vais vivre tranquille:
Tu feras le bonheur d'un père et de Blainville.
J'oblige mon ami, je ne lui dois plus rien,
Et je jouis en paix du peu que j'ai de bien.

FÉLICIE.

Votre tranquillité, sans doute, m'est bien chère;
Mon devoir me prescrit le bonheur de mon père:
Vous l'attendez de moi; mais tel est mon malheur,
Je ne puis obéir sans déchirer mon cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DORIMON, JULIETTE.

DORIMON. *(Il retient Juliette qui veut sortir).*

Que veut-elle me dire? Ecoute, Juliette.
Sais-tu ce qu'a ma fille?

JULIETTE.

Oh! non.

DORIMON.

Sois moins discrette.
Son cœur s'est-il donné?

JULIETTE.

Monsieur, je n'en sais rien;
Car j'oublie un secret quand il n'est pas le mien.

DORIMON.

Ta mémoire est fort bonne, et dans l'instant, je gage,
Tu peux, sur cet objet, m'en dire davantage.
Mais pour rendre ton zèle actif et plus ardent,
Veux-tu, pour me servir, gagner beaucoup d'argent?

JULIETTE.

Je suis prête, donnez; comptez sur mon adresse.

DORIMON.

Tu gouvernes trop bien l'esprit de ta maîtresse,
Pour ne pas réussir à la déterminer
A prendre le mari que je veux lui donner.
Je te promets alors, de la part de mon gendre,
Une dot au-dessus de ce que peut prétendre
Une simple soubrette.

JULIETTE.

Une dot! Mais, vraiment,
Cela mérite bien d'y penser un moment;
Et je veux réfléchir.

DORIMON.

Moi, je te le conseille:
Aux discours des amans, sur-tout, ferme l'oreille.
Il te reste huit jours, et c'est assez, je crois,
Pour décider ma fille à préférer mon choix.
Je sors pour quelque tems: sur-tout qu'il te souvienne
Que pendant mon absence aucun amant ne vienne:
Car si j'en surprens un, c'est toi que je punis;
Tu ne te plaindras pas, puisque je t'avertis.
En un mot, je te chasse ou je te récompense.
Adieu. Je vais laisser le choix à ta prudence.

(*Il sort et ferme la grille*).

SCÈNE IV.

JULIETTE *seule.*

Me chasser! c'est fort mal; une dot! c'est tentant.
Mais trahir ma parole!... Oh! l'on y manque tant,
Et l'on fait pis encor pour avoir la richesse.
Qui peut donc m'empêcher de tromper ma maîtresse?
Qui peut me retenir? L'honneur, la probité,
Quand l'or fait succomber la pauvre humanité;
Quand, dans l'occasion, tel homme que l'on cite,
Sans honte fait le mal pour s'enrichir plus vîte.
Je veux servir d'exemple, et du moins faire voir
Qu'on peut laisser l'argent pour faire son devoir.

SCÈNE V.

FLORICOUR JULIETTE.

FLORICOUR, (*en dehors de la grille*).

Juliette, ouvre-moi.

JULIETTE.

C'est vous! j'en suis charmée,
Et je vais vous ouvrir.

(*Elle va pour ouvrir la porte*).

Ah! la porte est fermée,
Et je n'ai pas la clef.

FLORICOUR.

Mon Dieu, quel embarras!

JULIETTE.

Calmez-vous, par ici Firmin porte ses pas;
Il doit en avoir une, et je vais faire en sorte
Que dans quelques instans il vous ouvre la porte.

FLORICOUR.

C'est un siècle, un moment.

JULIETTE.

Vîte, retirez-vous;
Ne dites mot. Bientôt vous serez avec nous.

SCÈNE VI.

FIRMIN, JULIETTE.

FIRMIN (*à part*).

Monsieur m'a commandé d'observer Juliette;
Cette commission sera, je crois, mal faite.
(*Haut*).
Ah! vous voilà: je viens troubler votre loisir.

JULIETTE.

Vous êtes de ces gens qu'on voit avec plaisir.
Et bien des élégans dont le babil assomme,
Ne peuvent, à mes yeux, valoir un honnête homme.

FIRMIN.

Ils sont rares, dit-on; de plus, les jeunes gens
Près des femmes, étaient plus polis de mon tems:
Mais puisque vous jettez un regard favorable
Sur le pauvre Firmin, il va se croire aimable.
Quand ses prétentions se portent jusqu'à vous,
Il voudrait promptement devenir votre époux.
Monsieur n'ayant pas fait de fort bonnes affaires,
Je me suis contenté de faibles honoraires.
Sans doute son commerce aurait bien mieux été,
Si, comme un autre, il eût mis l'honneur de côté.
J'ai donc bien peu de chose; au moins je vous proteste
N'avoir pas à rougir de ce peu qui me reste.
Le tems et le travail m'ont donné mon argent;
Bien des gens ne pourraient pas trop en dire autant.

JULIETTE.

C'est cette probité qu'en vous je considère,
Qui, malgré l'âge aussi, fait que je vous préfère.
Vous avez ma parole, et je dois être à vous
Le jour où Félicie aura pris un époux.

FIRMIN.

Que n'est-ce donc demain? Je suis pressé, ma chère;
L'âge me dit tout bas d'aller vîte en affaire:
Et, d'ailleurs, un mari se livre au sentiment,
Avec la liberté que n'a pas un amant.
Votre époux, je dirai hautement je vous aime;
Prévenir vos desirs sera mon devoir même:
Soir, matin, en tous lieux j'accompagne vos pas.

JULIETTE.

L'amour s'use trop vîte en ne se quittant pas.
Je veux que mon mari, ménageant bien sa flâme,
Avec empressement trouve toujours sa femme.
C'est la société qui fait fuir le plaisir:
Il faut, pour le bonheur, réserver un desir.

FIRMIN.

Oh! j'en aurai toujours, pour toi, quelqu'un de garde.
Pardon, de tutoyer déjà je me hasarde;
C'est qu'un *vous* paraît froid, je le dis sans détour,
Et je trouve qu'un *toi* convient mieux à l'amour.

JULIETTE.

Allons, toi, j'y consens.

SCÈNE VII.

FLORICOUR, LES PRÉCÉDENS.

FLORICOUR (*en dehors sans se montrer*).

Hé bien, ma Juliette,
As-tu la clef?

FIRMIN.

Comment! c'est ton nom qu'on répète,
Qui donc?

JULIETTE.

C'est un cousin qui vient de m'arriver;
Il voudrait me parler, tu vas le faire entrer.

FIRMIN.

Cela ne se peut pas.

JULIETTE.

Ah ! ton refus m'étonne.

FIRMIN.

Monsieur m'a commandé de n'ouvrir à personne.

JULIETTE.

C'est se moquer de nous.

FIRMIN.

J'ignore son dessein,
Et je dois obéir.

JULIETTE.

C'est bon. Mais un cousin,
Est-ce que c'est du monde ?

FIRMIN.

Oui, vraiment; souvent même
C'est beaucoup.

JULIETTE.

Quoi ! peut-on refuser ce qu'on aime ?
Mon pouvoir, m'as-tu dit, doit être illimité;
C'est aujourd'hui l'essai de mon autorité.
Ouvre vîte.

FIRMIN.

J'y vais. — Trop faibles que nous sommes !
Femmes, c'est mal à vous d'exiger trop des hommes !

FLORICOUR (*à la grille*).

Tu m'as donc oublié ?

JULIETTE (*à Firmin*).

Non vraiment.... mais finis.

FIRMIN.

Je sais que je fais mal, cependant j'obéis,
Et vois, tout en faisant le pas où tu m'entraînes,
Qu'amour a grande part aux faiblesses humaines.
(*Il va ouvrir la porte*).
Allons, entrez cousin, votre cousine attend.

FLORICOUR *lui saute au col (Firmin oublie de fermer la porte).*

Bien obligé, mon vieux, va, tu seras content.

FIRMIN.

Mon vieux ! . . et tu seras; mais vous rêvez, je pense;
Ce cousin fait, je vois, promptement connaissance.

FLORICOUR (*lui donnant sa bourse*

Tu te fâches, tiens.

FIRMIN (*le refusant*).

Quoi !

FLORICOUR.

Prends, te dis-je; à présent
Qui vois-tu refuser de prendre de l'argent ?

FIRMIN.

Moi, commis !

FLORICOUR (*la lui fait prendre malgré lui*).

Comme un autre, et je veux.

FIRMIN (*à Juliette lui donnant la bourse*).

Quel homme !
Pour augmenter la dot gardez donc cette somme.

JULIETTE.

Cousin !

FLORICOUR.

Qui moi ! Comment !

JULIETTE (*faisant des signes*).

Depuis peu, savez-vous
Si tout le monde au moins se porte bien chez nous ?

FIRMIN (*ironiquement*).

Nous étions inquiets.

FLORICOUR.

Tout le pays, cousine,
Regorge de santé, c'est par-tout fraîche mine.

JULIETTE.

Et ma tante.

FLORICOUR.

Elle va comme un charme, vraiment.

JULIETTE.

Pour mon oncle.

FLORICOUR.

Son asthme augmente.... joliment.

JULIETTE.

Pauvre homme !

FLORICOUR.

Il va toujours. Selon ses destinées,
On traîne quelquefois pendant bien des années.

FIRMIN (*en souriant*).

Et les petits cousins vous sont-ils bien connus ?

FLORICOUR.

Oui ; mais ils sont tous morts, ainsi n'en parlons plus.

FIRMIN.

Cette mortalité vraiment me contrarie.

FLORICOUR (*bas à Juliette*).

Il ne s'en va donc pas ? Verrai-je Félicie ?

JULIETTE (*bas*).

Attendez.

FIRMIN (*se moquant*).

Tant de morts, ma foi, c'est affligeant.
(*A part*). Je gêne le cousin.

FLORICOUR.

Que veux-tu, mon enfant,
C'est le sort. Presque seul resté de la famille,
Je prétends m'établir ; j'ai fait choix d'une fille
Douce, sage et charmante ; enfin mon tendre amour
Depuis assez long-tems est payé de retour.
J'aurais, selon mon cœur, terminé cette affaire ;
Je serais son époux, si ce n'était son père
Qui ne me connaît pas.

FIRMIN.

C'est beaucoup.

FLORICOUR.

Ce n'est rien,
Si j'obtiens de sa fille un moment d'entretien.

FIRMIN.

Il faut tâcher, cousin, de l'avoir au plus vîte.

FLORICOUR.

S'il ne tenait qu'à moi ce serait tout de suite.
Mais il est des fâcheux qu'on voudrait écarter,
Et qui prennent plaisir à ne vous pas quitter.

FIRMIN.

Hé bien de ces fâcheux cherchez à vous défaire.

FLORICOUR.

Dis-moi comment ; . . . je suis ton conseil salutaire.

FIRMIN.

Ma foi, je leur dirais tout franc, vous m'ennuyez.

FLORICOUR.

Supposons que c'est toi. . . Vous me contrariez,
En honneur.

FIRMIN.

C'est cela ; s'en vont-ils ?

FLORICOUR.

Au contraire
Ils restent.

FIRMIN.

Laissez-les.

FLORICOUR.

C'est ce que je vais faire.

FIRMIN.

Un fâcheux, cela tient en diable.

FLORICOUR (*à Juliette*).

Oui. Tous deux,
Viens causer d'un hymen qui doit combler mes vœux.

JULIETTE.

Adieu, je sors pour plaire à mon cousin.

SCÈNE VIII.

FIRMIN (*seul*).

Je pense
Que ce cousin n'est pas d'ancienne connaissance,
Et que de Félicie il est plutôt l'amant;
Raison de plus pour moi qu'il sorte promptement.
Que la femme à son but parvient avec adresse!
Je sers un rendez-vous malgré moi, c'est faiblesse,
Je le sens; mais l'amour!... auprès de la beauté,
Quel homme en aimant bien, a fait sa volonté?

SCÈNE IX.

BLAINVILLE, FIRMIN.

BLAINVILLE.

De Monsieur Dorimon n'est-ce pas la demeure?

FIRMIN (*allant fermer la porte*).

Oui, Monsieur. Pardonnez, je vous joins tout à l'heure.

BLAINVILLE.

A Nantes, où j'ai pris un instant de repos,
On m'a dit qu'il était ici.

FIRMIN.

Mal à propos.
Pour vous, il est sorti? Quelle affaire pressante.

BLAINVILLE.

De la part d'un ami chez lui je me présente.

FIRMIN.

Il attend un voisin; est-ce vous?

BLAINVILLE.

Justement

Voisin (*à part*) de l'Amérique.

FIRMIN.

Ah ! restez un moment,

Je m'en vais prévenir sa fille Félicie,
De venir, en ces lieux, vous tenir compagnie.

BLAINVILLE.

Ne la dérangez pas ; seul j'attendrai fort bien.

FIRMIN.

Entrez dans la maison.

BLAINVILLE.

Non, je n'en ferai rien.

Il fait beau ; j'aime mieux être sous cet ombrage ;
Aux champs une maison vaut-elle un vert feuillage ?
Vous êtes du logis, à ce que je puis voir.

FIRMIN.

Jadis de Dorimon je tenais le comptoir.

BLAINVILLE.

Sa fille est-elle bien ?

FIRMIN.

Sans doute ; elle est charmante,

C'est juste de sa mère une image parlante.
A de nombreux talens j'ai vu prendre l'essor ;
Pour l'esprit, la beauté ; c'est vraiment un trésor.

BLAINVILLE.

Son cœur a-t-il parlé ?

FIRMIN.

Par ma foi ; jeune fille,

Ne va pas pour aimer consulter sa famille ;
Le cœur de Félicie est tranquille, je crois.
Mais cette question...

BLAINVILLE.

Vous surprend, je le vois :

Je la fais sans dessein. En parlant d'une belle,
Chacun, assez souvent, se demande aime-t-elle ?

FIRMIN.

FIRMIN.

Je le saurais, Monsieur, j'aimerais mieux mentir.
Quand un secret est là, c'est pour n'en pas sortir :
On me connaît ainsi. Bientôt Mademoiselle
Va venir, vous pourrez converser avec elle.
(*A part.*)
Il est très-curieux, le voisin.

SCÈNE X.

BLAINVILLE (*seul*).

Me voici
Chez l'ami Dorimon qui me croit loin d'ici.
Je suis censé venir lui donner des nouvelles
De son ami, de moi : mes craintes sont réelles.
Je me suis proposé sans avoir vu l'objet ;
Et fort en étourdi j'ai formé ce projet.
On ne m'a jamais vu, j'avance mon voyage,
Pour juger Félicie avec plus d'avantage ;
Ne me connaissant pas, on se gênera moins,
Je verrai si je dois lui donner tous mes soins ;
Si le bonheur chez soi, les égards, la richesse
Pourront faire oublier mon manque de jeunesse.
Il est quelque beauté que le bon cœur séduit,
Que la reconnaissance à l'amitié conduit ;
C'est rare, j'en conviens ; mais pour me satisfaire
Peut-être Félicie aura ce caractère.
Si tout répond en elle au portrait qu'on m'a fait,
Son âge n'y fait rien, je l'épouse en effet.
J'ai vu que presque tout n'est qu'erreur dans la vie,
Pour ma dernière, au moins, j'en veux une jolie.
Mais dans ce cabinet allons me reposer,
Car j'ai couru beaucoup, et je vais aviser
A mon aise, au moyen d'arranger bien ma fable.

SCÈNE XI.

FLORICOUR, FÉLICIE, JULIETTE, BLAINVILLE (*dans le cabinet*).

FLORICOUR.

Ce que vous dites là, d'honneur est incroyable ;
Le mari qu'on vous donne est mon père.

JULIETTE.

Pas mal.

FÉLICIE.

Je ne m'attendais pas qu'il fût votre rival ;

FLORICOUR.

Blainville, Floricour est mon nom ; pour affaire
Qu'il fallait arranger, j'allais en Angleterre...
J'étais parti du Cap, secondé par les vents ;
Le ciel, pour mon bonheur, les rendit inconstans.
Notre vaisseau jeté sur les côtes de France,
Ne put remettre en mer. Bientôt votre présence
Me retint dans ces lieux où je suis.

BLAINVILLE (*dans le cabinet*).

Cette voix
Ne m'est pas inconnue ; oui, c'est mon fils, je crois.

FLORICOUR.

C'est depuis mon départ que mon père a l'envie
D'obtenir votre main.

JULIETTE.

Oh ! c'est une folie
Dont il faut le guérir.

FLORICOUR.

Je suis de ton avis ;
M'enlever Félicie !

FÉLICIE.

Et quand j'aime son fils !

BLAINVILLE.

C'est bien lui... Ce début n'est pas de bonne augure.

FLORICOUR.

Sans doute il m'est bien cher... mais dans cette aventure...

JULIETTE.

Le bon homme de quoi va t-il donc s'aviser,
De faire de si loin le projet d'épouser.

FLORICOUR.

C'est qu'il se croit toujours dans la saison de plaire.

JULIETTE.

Dorimon à plaisir vante son caractère.

FÉLICIE.

Il est fort gai, dit-il.

FLORICOUR.

Comment! c'est un plaisant.

JULIETTE.

N'est-il pas ennuyeux au lieu d'être amusant?

FLORICOUR.

Puis il fait le jeune homme, il faut le voir.

BLAINVILLE.

Courage.

FÉLICIE.

C'est par trop ridicule.

FLORICOUR.

Il est encor volage.

JULIETTE.

Petit fripon!

FLORICOUR.

Malin, très-goguenard.

BLAINVILLE (*toujours dans le cabinet*).

Fort bien.

FLORICOUR.

Mais sur-tout en amour il ne doute de rien,
Et se croit à trente ans. Il a, dans sa vieillesse,
Dût-on s'en amuser, les goûts de sa jeunesse.

Est-il au bal ? il danse ; il tient de doux propos,
Régale la beauté de ses vieux madrigaux ;
Et content de lui-même, il croit à sa conquête,
Malgré ses cheveux blancs faire tourner la tête.

BLAINVILLE.

Le portrait est flatteur.

JULIETTE.

Il faut nous réunir
Pour rompre cet hymen.

FLORICOUR.

Comment le prévenir?

FÉLICIE.

Non, il n'aura jamais le cœur de Félicie.

BLAINVILLE.

Oh ! bienheureux hasard que je te remercie !

JULIETTE.

S'il se croit jeune encor, par mes soins il verra
Qu'il est trop vieux pour nous, son fils épousera.

BLAINVILLE.

On s'arrange sans moi, c'est charmant.

FÉLICIE.

A son âge
C'est bien mal raisonner de se mettre en ménage.

FLORICOUR.

Sans doute il a grand tort.

BLAINVILLE.

Vous le paierez, mon fils ;
Cachons-nous encor mieux pour n'être pas surpris.

SCÈNE XII.

FLORICOUR, FÉLICIE, JULIETTE.

FÉLICIE.

Mais, tout en plaisantant, comment nous en défaire ?

JULIETTE.

Si nous trouvions quelqu'un qui put le contrefaire.

FLORICOUR.

A quoi bon?

JULIETTE.

Le danger nous force à tout tenter.
Vous perdez tout; quel mal pouvez-vous redouter?
Gagnons d'abord du tems; moi je crois très-utile
Qu'un homme, quel qu'il soit représente Blainville.
Il arrive au plutôt dans huit jours, et ce tems
Suffira pour tromper Dorimon.

FLORICOUR.

Je t'entends:
Qu'elle est l'utilité de ce prétendu père?

FÉLICIE.

Floricour a raison, quel bien peut-il nous faire?

JULIETTE.

Quel bien! Mais songez donc qu'en paraissant avoir
Des vices, des défauts, Dorimon pourra voir
Qu'il n'est pas fait pour vous; ou bien votre tendresse
Touche ce père au point de céder sa maîtresse.
Comme nous le payons, il nous sera soumis.
Qu'importe à Dorimon, ou Blainville, ou son fils?
Le contrat fait, je vois arriver le vrai père:
D'être joué d'abord il doit être en colère,
(à Floricour.)
C'est son rôle; aussitôt vous tombez à ses pieds,
(à Félicie.)
C'est dans l'ordre; pour vous, il faut que vous pleuriez,
C'est essentiel: on sait quel pouvoir ont nos larmes!
La nature en naissant nous les donne pour armes.
Vos pères, par degrés, enfin se calmeront;
Attendrissez leurs cœurs, vos torts diminueront.
Les fautes de l'amour s'excusent à votre âge;
D'annuller le contrat ils n'ont pas le courage,
Et cédant tous les deux au plus doux abandon,
Votre hymen se conclut pour sceller le pardon.

FÉLICIE.

Mais, cela n'est pas bien.

JULIETTE.

Bon, pur enfantillage!
Cherchons l'homme qu'il faut pour notre personnage.

FLORICOUR.

Puisque mon père est loin; j'y consens de bon cœur.
J'ai ton affaire, un homme adroit.

JULIETTE.

Vraiment!

FLORICOUR.

D'honneur,
Il fait tout ce qu'on veut, et pourrait contrefaire,
Ma foi, sans se gêner, une famille entière.

JULIETTE.

A merveille; par lui vous serez présenté.
Un père mène un fils, c'est sans difficulté;
Vous n'êtes pas connu; cette supercherie
Vous donne le moyen d'être avec Félicie;
Sans crainte, sans danger, avec sécurité,
Vous pourrez lui parler en pleine liberté.

FLORICOUR.

C'est depuis bien long-tems ce que mon cœur désire:
A cet homme, à l'instant, je m'en vais donc écrire.

JULIETTE.

Sans sortir, au salon rendez vous au plutôt,
Et vous trouverez là, je crois, ce qu'il vous faut.

FLORICOUR (*à Félicie en sortant*).

Je reviens promptement pour vous montrer ma lettre.

SCÈNE XIII.

FÉLICIE, JULIETTE.

FÉLICIE.

Tu crois que, sans remords, nous pouvons nous permettre

De tromper deux vieillards qui voudraient désunir
Deux cœurs faits pour s'aimer ?

JULIETTE.

Il faudrait les punir
De n'avoir consulté que leur goût, non le nôtre;
C'est pour soi qu'on épouse, et non pas pour un autre.

SCÈNE XIV.

BLAINVILLE, LES PRÉCÉDENS.

BLAINVILLE.

SANS indiscrétion peut-on se présenter?
(*Félicie veut sortir*).
Daignez, mademoiselle, un instant m'écouter.
Vous voyez un voisin, qu'une légère affaire,
A, sans être connu, conduit chez votre père.
Il est sorti, dit-on: je l'attends en ces lieux;
Mais étant près de vous, je serai beaucoup mieux.

FÉLICIE.

Monsieur, d'y demeurer vous êtes bien le maître.
(*bas à Julienne*).
Cette rencontre là va nous gêner, peut-être.

JULIETTE.

On se gêne par fois, ne se connaissant pas.

BLAINVILLE.

Aussi je ne veux point vous causer d'embarras;
Mon desir fut toujours d'être agréable aux belles
Et dans l'occasion je ferais tout pour elles.
Oui, de vos intérêts je veux prendre le soin.
On trouve souvent près ce qu'on cherche bien loin.
Par fois on veut tromper un bon homme de père ?
Et vous voyez en moi quelqu'un prêt à tout faire.

FÉLICIE.

Je ne trompe personne.

JULIETTE.

Et c'est être indiscret
De venir, sans raison, mendier un secret.

BLAINVILLE.

Ah ! j'ai des droits au vôtre.

JULIETTE.

Il est plaisant, je pense,
De venir, en entrant, brusquer la confidence.

BLAINVILLE.

Bon ! Je n'en suis pas là ; c'est fini.

FÉLICIE.

L'entretien
Vous amuse ;.. cessez...

BLAINVILLE.

Allons, ne cachez rien.
J'ai l'art de deviner le secret des familles ;
Et sur-tout les projets que font les jeunes filles.

FÉLICIE.

Monsieur, je n'en fais pas.

BLAINVILLE.

Pardonnez-moi ; comment,
Vous vous en défendez ? Le tour est si charmant.

FÉLICIE.

Monsieur !...

BLAINVILLE.

Dans ce bosquet j'étais seul pour attendre,
Pourquoi parler trop haut ? Vous m'avez fait entendre
Votre plan, les complots qui se trament ici ;
Et c'est un conjuré que vous voyez aussi.

FÉLICIE.

Qui, vous ! Nous badinions.

JULIETTE.

C'était pour nous distraire.

BLAINVILLE.

On écrit à quelqu'un qui va jouer un père.

Je veux prendre sa place, et je vous ferai voir
Que, sans trop me vanter, je pourrai le valoir.
Vous ne vous plaindrez pas de moi, je le parie,
D'abord, d'après son cœur, j'aime qu'on se marie.
Vous haïssez celui qui vient vous épouser,
Je veux, par Dorimon, le faire refuser.

FÉLICIE.

Je n'en ai pas besoin.

BLAINVILLE.

Si fait, Mademoiselle,
Ce rôle m'appartient, et vous verrez mon zèle
A bien m'en acquitter.

FÉLICIE.

Monsieur, plaisantez-vous?

BLAINVILLE.

Non, vraiment, sans tarder, tous deux arrangeons-nous.
Ou d'être du complot accordez-moi la grace,
Ou j'instruis Dorimon de tout ce qui se passe.

FÉLICIE.

C'est prendre au sérieux un mot dit follement.

JULIETTE.

Peut-on compter sur vous?

BLAINVILLE.

Oui, j'agis franchement;
J'ai toujours eu du goût pour de telles affaires.
Ah! combien j'ai joué de maris et de pères!
Autrefois c'était là mon seul amusement;
J'avais l'art de saisir le ton du sentiment,
Et je l'aurais encor pour vous, je le confesse;
Ce feu qu'on sent révivre au sein de la vieillesse,
Qui porte en nous le trouble et la félicité,
Est toujours émané des yeux de la beauté.
Laissez-moi donc remplir ce rôle pour vous plaire;
D'un père ridicule ayant le caractère,
Je vais déplaire au vôtre, et demain au plus tard
Je fais remercier votre galant vieillard.

JULIETTE.

Si vous nous disiez vrai....

BLAINVILLE.

Quelle raison, ma chère,
Aurais-je de tromper? D'honneur, je suis sincère.
Je m'amuse, et vous sers. Quand on peut le saisir
Il ne faut pas laisser échapper un plaisir.
On ne me connaît pas, tout est d'heureux présage :
Du père, sans danger, je fais le personnage :
Votre amant est son fils, et moi, pour votre bien,
Je vais m'imaginer bientôt que c'est le mien.
C'est un moyen usé, moyen de comédie,
Je veux le rajeûnir; l'amoureux, je parie,
Sera surpris lui-même, et je réponds, ma foi,
Que vous verrez son père absolument dans moi.

FÉLICIE.

Je ne puis accepter.

BLAINVILLE.

Votre refus m'étonne :
Je sais tout.

JULIETTE.

Il paroît une bonne personne.

FÉLICIE.

Quelle fatalité! Quoi, vous nous écoutiez?

BLAINVILLE.

Oui, sans perdre un seul mot de ce que vous disiez.

FÉLICIE.

Vous n'imaginez pas, monsieur, ce qu'il m'en coûte
Pour accepter votre offre, et combien je redoute
D'avouer que mon cœur s'est donné sans retour :
La faute que je fais est celle de l'amour.
Puisque vous savez tout, je ne puis plus me taire ;
Je sens qu'il est honteux de manquer à son père,
De vouloir le tromper; mais il veut mon malheur.
Vous prendrez, contre lui, le parti de mon cœur;
Vous me le promettez, monsieur? Sans vous connaître,
Ma confiance en vous dans l'instant semble naître;
Et, dans nos intérêts vous mettant de moitié,
Prouvez que le hasard peut servir l'amitié.

BLAINVILLE.

Il nous sert très-souvent mieux que ne font les hommes,
Et vous en jugerez au point où nous en sommes
Je puis vous demander un secret entretien,
Seul avec votre amant, pour qu'il ne cache rien,
Et me peigne à loisir l'humeur, le caractère
De l'homme que pour vous je prétends contrefaire.

FÉLICIE.

Vous allez lui parler en pleine liberté;
Mais ne nous trompez pas.

BLAINVILLE.

J'ai trop de loyauté.

SCÈNE XV.

FLORICOUR, LES PRÉCÉDENS.

(*Blainville se tourne de manière que son fils ne voye pas son visage.*)

FLORICOUR (*dans le fond du théâtre, une lettre à la main.*)

Quel est ce monsieur-là?

FÉLICIE (*à Floricour*).

Je n'ai pu m'en défaire;
Il veut vous parler seul, et sera votre père.

FLORICOUR.

Le connaissez-vous?

FÉLICIE.

Non.

FLORICOUR.

Quoi, le premier venu?

FÉLICIE.

Il sait tout, et nous sert.

FLORICOUR.

Qui? lui?

JULIETTE.

C'est convenu.

Vous en serez content; pour moi je me retire.
(*à Blainville.*)
Monsieur, c'est le jeune homme, il saura vous instruire
(*à Floricour.*)
Des défauts de son père; oui, dites tout le mal.

FLORICOUR.

Allons, soit.

JULIETTE (*à Blainville.*)

Pour le moins, c'est un original.
(*Floricour s'approche en souriant de son père, qui se retourne quand les femmes sont sorties.*)

SCÈNE XVI.

BLAINVILLE, FLORICOUR.

FLORICOUR.

O ciel!

BLAINVILLE.

Fort obligé de mon panégyrique,
Je vois qu'à cœur ouvert votre amitié s'explique.

FLORICOUR.

Quoi! mon père!

BLAINVILLE.

Par vous je dois être approuvé;
Vous demandez un père, et le voilà trouvé.

FLORICOUR.

Je ne m'attendois pas....

BLAINVILLE.

Ni moi, je vous l'avoue,
A vous voir consentir au tour que l'on me joue.
Quoi, mon fils! quoi celui qui doit le plus m'aimer
Exagère mes torts, s'amuse à me blâmer?
Et quand je le retrouve après long-tems d'absence,
Il avilit son père appui de son enfance.
Vous oubliez déjà qu'il faut que les enfans,
Pour première vertu, respecte leurs parens,

Reconnaissent leurs soins par une amitié pure:
C'est un devoir sacré dicté par la nature.
S'il est des fils ingrats, dans la société,
Toujours ils sont couverts d'un mépris mérité.

FLORICOUR.

Mon père, croyez-moi, c'est une étourderie.

BLAINVILLE.

Cela me plaît à moi d'épouser Félicie;
Prétendez-vous, Monsieur, pouvoir m'en empêcher?
Si par des traits charmans elle a su vous toucher,
Pourquoi ne m'avoir pas fait le dépositaire
De votre amour; touché de cet aveu sincère
J'aurais pu résister à former ce lien;
Le bonheur de mon fils m'eût tenu lieu du mien.
Mais non, vous vous servez d'un moyen ridicule,
Qui ne peut abuser qu'un père trop crédule;
Vous peignez mes défauts qu'il vous plaît d'augmenter:
Bafoué par mon fils, je viens me présenter
Comme un de ces tuteurs si bien peints par Molière,
Toujours dupe et trompé quand il cherchait à plaire.
Ridicule!... Est-ce à toi de noircir la couleur?
Si des vices honteux déshonoraient mon cœur,
L'amitié filiale, empressée à les taire,
Devrait servir d'égide aux défauts de ton père.
La nature pour moi veut avoir des bontés;
Tu voudrois donc me voir rempli d'infirmités,
Cacochime, et tout près de mon dernier voyage:
Complaisamment, pour toi, laisser mon héritage?
Non, parbleu, s'il vous plaît, je suis très-bien portant,
Et vous n'en jouirez qu'à mon corps défendant.

FLORICOUR.

Ah! qu'elle est loin de moi cette idée accablante!
Vivez pour mon bonheur. Sans dessein je plaisante
Sur votre hymen, mes torts ne sont pas de mon cœur.

BLAINVILLE.

Ah! je fais le jeune homme! Et pourquoi pas, monsieur,
Si je le suis encore? Oui, tout me le fait croire:
Me voyez-vous manquer de raison, de mémoire?
On est vieux à tout âge, et j'ai connu souvent
Des vieillards de trente ans morts à tout sentiment.
Moi je sers l'amitié, l'amour encor peut-être;
L'aspect de la beauté dans mon cœur le fait naître;

J'ai toujours grand plaisir à recevoir sa loi;
Mon acte de naissance est vieux, mais non pas moi.
J'ai, dans l'occasion, le feu de la jeunesse:
C'est la caducité qui prouve la vieillesse.

FLORICOUR.

L'amour m'occupait seul, j'ai parlé sans penser.

BLAINVILLE.

Vous me jettez le gant, je dois le ramasser.
Je ne suis pas encor un si faible adversaire,
Et me défends fort bien quand on me fait la guerre.
Nous aimons même objet; cherchons qui de nous deux
Aura plus de moyens de voir combler ses vœux.
L'amour sera pour vous, moi j'aurai la richesse.
L'intérêt fort souvent, fit taire la tendresse:
Quand le cœur veut parler la fortune éblouit;
L'or soumet plus de cœurs que l'amour n'en séduit:
J'attends de mes projets l'entière réussite.
Un vieillard doit songer à jouir au plus vîte.
Comme de sa carrière il voit déjà le bout,
Il doit se dépêcher de profiter de tout.

FLORICOUR.

Ah! je ne prétends rien disputer à mon père:
Que ne ferais-je pas pour calmer sa colère!

BLAIVILLE.

Il en est un moyen; servez-moi dans ce jour;
Auprès de Félicie appuyez mon amour;
Dites-lui que je dois avoir la préférence,
Vous me le devez bien, et moi sans complaisance
Je veux en profiter. En guerre il est permis
De faire, à ses desseins, servir ses ennemis.

FLORICOUR.

Quoi! vous exigeriez!...

BLAINVILLE.

Je fais plus, je l'ordonne.
Il faut, mon cher ami, ne plaisanter personne,
Car on prend sa revanche; et sans plus discourir,
De votre ton léger je prétends vous guérir.
Bientôt vous jouirez d'un heureux tête-à-tête;
Mais qu'à parler pour moi votre bon cœur s'apprête.

FÉLICIE.

Il faut qu'il ait le cœur bien sensible et bien tendre,
A juger l'intérêt qu'à nous il vient de prendre.
Non, je n'en reviens pas : au gré de mon desir,
Il serait bien plaisant s'il allait réussir.

FLORICOUR.

Oui, très-plaisant pour nous.

FÉLICIE.

J'ai beaucoup d'espérance.

FLORICOUR.

C'est le cas; nous avons la plus heureuse chance.

FÉLICIE (*riant*).

Votre père est bien loin de s'attendre à ce tour.

FLORICOUR.

Il est capable au moins, de nous le rendre un jour :
Et j'ai peur de lutter contre lui.

FÉLICIE.

Quelle crainte!

FLORICOUR.

Je la croirais fondée, à vous parler sans feinte.
Si je le vois de loin contre nous irrité,
Jugez ce qu'il sera dans la réalité.

FÉLICIE.

A ce discours nouveau, je ne puis rien comprendre.
Hé, quoi!

FLORICOUR.

Mon père vient; je crois déjà l'entendre,
Et sa voix dans mon cœur, pénètre avec l'effroi.
D'avance, tout me peint son courroux contre moi;
Lorsque de son hymen ici le bruit circule :
En effet, j'ai jetté sur lui du ridicule.
Afin de m'en punir, il est homme aujourd'hui,
S'il vient, à m'ordonner de vous parler pour lui.
Et ce qu'il veut, il faut absolument le faire.

FÉLICIE.

Vous le faites agir d'une étrange manière.

FÉLICIE.

Bon, c'est ce qu'il nous faut.
Vous allez, dans ce jour, montrer plus d'un défaut....

BLAINVILLE, (*regardant son fils*).

Comme son père en a.

FÉLICIE.

Pour détourner mon père
D'un hymen que je hais.

BLAINVILLE.

Je sais ce qu'il faut faire;
Et de bon cœur, pour vous, je travaille aujourd'hui.
Je ne sais pas pourquoi je m'intéresse à lui.
S'il a produit sur moi cet effet remarquable,
Je ne m'étonne plus qu'il vous paraisse aimable.
Je deviens son ami, je servirai vos feux.
Et comme en s'aimant bien, on n'est vraiment heureux
Que loin de tout témoin qui nuit à la tendresse,
Tous deux en tête-à-tête il faut que je vous laisse.
Je vous gêne, avouez : je sais que de mon tems,
Quand on m'importunait je n'aimais pas les gens :
Et comme je suis franc, dans des momens semblables,
Moi, j'aurais envoyé le tiers à tous les diables.
Je dois donc prévenir un pareil accident.
(*Il revient*).
Mais je prétends encor vous servir quoiqu'absent.
On pourrait vous surprendre, et redoublant de zele,
En confident discret je ferai sentinelle.

(*Il sort en regardant son fils*).

SCÉNE XVIII.

FLORICOUR, FÉLICIE,

FÉLICIE.

CONVENEZ que cet homme est aimable et charmant:
Le hasard nous sert bien.

FLORICOUR.

Oui, tout-à-fait, vraiment.

FELICIE.

Vous m'impatientez en me parlant ainsi :
Mais ne dirait-on pas, vraiment, qu'il est ici.

FLORICOUR.

Je ne dis pas cela : si vous pouviez comprendre
Ce qui se passe en moi ; je ne puis vous le rendre.
Tout me dit que je dois être plus circonspect,
A la plaisanterie il succède un respect.

FÉLICIE.

Floricour, qu'avez-vous ? Que veut dire ce trouble ?

FLORICOUR.

Je n'ai rien.

FÉLICIE.

C'est tromper ; car je vois qu'il redouble.

FLORICOUR (*ayant l'air de s'adresser à son père*).

Hé bien ! je l'avouerai, j'éprouve des remords
De tout ce que j'ai fait : oui, j'ai les plus grands torts.

FÉLICIE.

Mais quel effet sur vous cet homme a-t-il pu faire ?
Vous feriez soupçonner que c'est-là votre père.

FLORICOUR (*faisant des signes*).

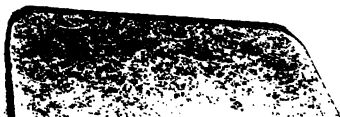
Non, vraiment ; mais il l'a représenté si bien !

FÉLICIE.

Quel signe faites-vous ?

FLORICOUR (*très-haut*).

Qui, moi ! je ne fais rien.
Je vous dis simplement que cette ressemblance
M'a fait sentir combien je dois d'obéissance.
Puisqu'on veut votre main, vous devez la donner ;
Et je fais de mon mieux pour vous déterminer.
A l'amour paternel, ma chère Félicie,
Il faut absolument que je me sacrifie.



FLORICOUR.

Je ne dis rien de trop, je vous en réponds bien.
Supposons qu'il soit là, d'après cet entretien;
Il me voit, il m'observe, et me contraint de dire
Que, malgré cet amour que tout en vous inspire,
Je ne dois plus prétendre à fixer votre choix;
Qu'il veut vous épouser à ma place : et je dois
Vous engager, moi-même, à préférer mon père,
Comme le seul moyen de calmer sa colère.

FÉLICIE.

Et mais, y pensez-vous? Comment, vous qui trouviez
Qu'il a mille défauts.

FLORICOUR (*vivement*).

Vous les exagériez.

FÉLICIE.

D'après vous.

FLORICOUR (*de même*).

Non, vraiment.

FÉLICIE.

Quel est donc ce langage!
Tantôt tout était bon pour rompre un mariage
Qui nous déplaît si fort : maintenant vous voulez
M'y contraindre vous-même. Expliquez-vous, parlez.

FLORICOUR (*embarrassé*).

C'est qu'un père n'est pas un rival ordinaire.

FÉLICIE.

Mais il est ridicule, en cherchant à me plaire.
Ne l'avez-vous pas dit?

FLORICOUR (*plus haut, et vivement*).

Oh! non, pas tout-à-fait.
Si j'ai pu plaisanter, ce n'est pas sans regret.
Chacun a ses défauts : n'avons-nous pas les nôtres?
Et mon père en a moins, j'en réponds, que bien d'autres.
Il est aimable encor, et le mal n'est pas grand,
S'il a pu vous aimer, mon cœur en est garant.
En voulant du retour, si mon père s'abuse,
On n'aura qu'à vous voir, ce sera son excuse.

FELICIE.

Vous m'impatientez en me parlant ainsi :
Mais ne diroit-on pas, vraiment, qu'il est ici.

FLORICOUR.

Je ne dis pas cela : si vous pouviez comprendre
Ce qui se passe en moi ; je ne puis vous le rendre.
Tout me dit que je dois être plus circonspect,
A la plaisanterie il succède un respect.

FÉLICIE.

Floricour, qu'avez-vous ? Que veut dire ce trouble ?

FLORICOUR.

Je n'ai rien.

FÉLICIE.

C'est tromper ; car je vois qu'il redouble.

FLORICOUR (*ayant l'air de s'adresser à son père*).

Hé bien ! je l'avouerai, j'éprouve des remords
De tout ce que j'ai fait : oui, j'ai les plus grands torts.

FÉLICIE.

Mais quel effet sur vous cet homme a-t-il pu faire ?
Vous feriez soupçonner que c'est-là votre père.

FLORICOUR (*faisant des signes*).

Non, vraiment ; mais il l'a représenté si bien !

FÉLICIE.

Quel signe faites-vous ?

FLORICOUR (*très-haut*).

Qui, moi ! je ne fais rien.
Je vous dis simplement que cette ressemblance
M'a fait sentir combien je dois d'obéissance.
Puisqu'on veut votre main, vous devez la donner ;
Et je fais de mon mieux pour vous déterminer.
A l'amour paternel, ma chère Félicie,
Il faut absolument que je me sacrifie.

FÉLICIE (*avec dépit*).

Vous l'exigez, Monsieur, je veux vous obéir.

FLORICOUR (*en pleurant*).

Croyez que c'est me faire un sensible plaisir.

FÉLICIE.

Je vous déclare donc que, pour vous satisfaire,
Dès qu'il arrivera, j'épouse votre père.

SCÈNE XIX.

BLAINVILLE, LES PRÉCÉDENS.

BLAINVILLE.

Épouser ce vieillard! que dites-vous donc là?
L'humeur vous fait parler, je m'oppose à cela.
Que deviendrait mon rôle? Ah! pour votre avantage,
Je ne veux pas quitter sitôt mon personnage.
Quoi! je vous laisse seuls, et c'est pour vous bouder!
Allons, vîte, songez à vous raccommoder.

SCÈNE XX.

JULIETTE, LES PRÉCÉDENS.

JULIETTE.

Tout est-il arrangé? Dorimon va, je pense,
Être dupe aisément.

BLAINVILLE.

Qui; pour ma récompense
Je ferai leur bonheur.

JULIETTE.

Je vous seconderai
Dans cette occasion le plus que je pourrai.

SCÈNE XXI.

FIRMIN, LES PRÉCÉDENS.

FIRMIN.

Cousin, il faut sortir, s'il vous plaît; l'heure approche
Où monsieur va rentrer, et je crains son reproche.

BLAINVILLE.

Vous avez des parens dans ces lieux?

FLORICOUR.

Je le crois;
Et tout doit le prouver puisqu'ici je les vois.

FIRMIN.

Ce jeune homme est, monsieur, cousin de Juliette.

BLAINVILLE.

Je ne m'en doutais pas, l'alliance est secrette.

JULIETTE.

Non, mon droit est trop clair pour être contesté.

BLAINVILLE.

Laissez-moi m'applaudir de cette parenté.
Si mon fils est cousin, je dois l'être, je pense.
Cousine, à l'impromptu, nous faisons connaissance.

FIRMIN.

Ce serait votre fils?

BLAINVILLE.

Oui, le ciel a permis
Que tous les bons parens soient ici réunis.

FIRMIN.

Pour ma tranquillité, voulez-vous bien permettre
Qu'il s'en aille; en restant il peut me compromettre.

BLAINVILLE.

Rassurez-vous, ici je viens pour épouser;
Sans fâcher Dorimon, je puis bien disposer

D'un fils qui m'est si cher, il a le droit j'espère
D'assister le premier aux noces de son père.
Ainsi ne craignez rien, quand mon ami viendra,
Loin de vous en vouloir, il vous approuvera.

FIRMIN.

Vous, épouser! Tantôt, si j'ai bonne mémoire,
Vous parliez d'un ami; vous m'en faisiez accroire.

BLAINVILLE.

Ah! ne vous fâchez pas.

FIRMIN.

C'est mépriser les gens
Que de se cacher d'eux. Mais qu'est-ce que j'entends?
Est-ce monsieur qui vient?

FÉLICIE (*bas à Blainville.*)

C'est mon père; courage.

BLAINVILLE.

Hé n'ayez donc pas peur; je suis le personnage
Qu'on attend. C'est fini.

JULIETTE.

Vous êtes tout pour nous.

FÉLICIE.

Monsieur, servez-nous bien.

BLAINVILLE.

Je n'agis que pour vous.

FLORICOUR (*à part.*)

On ne m'observe plus; sortons. Si Félicie
Pouvait suivre mes pas. J'ai la plus grande envie
De l'instruire de tout.

SCÈNE XXII.

DORIMON, LES PRÉCÉDENS.

DORIMON (*à Firmin.*)

Hé! quel homme est-ce là?

FIRMIN.

Monsieur, c'est votre gendre. (*Il sort.*)

DORIMON.

Il arrive déjà!

Ce serait vous, Blainville?

BLAINVILLE.

Oui, vraiment, je devance

Le jour fixé, guidé par mon impatience.

DORIMON.

Embrassons-nous; le cœur dans vos bras me conduit,
Car sans nous être vus l'amitié nous unit.

BLAINVILLE.

Et ce n'est pas un mot, c'est un sentiment tendre
Que pour jamais de moi vous avez droit d'attendre.

DORIMON.

Mais de cette amitié qui règne entre nous deux
Certain projet, je crois, va resserrer les nœuds.

JULIETTE (*bas à Félicie.*)

Bon début.

DORIMON.

Vous venez de parler à ma fille?

BLAINVILLE.

Elle accroît mon desir d'être de la famille;
Sa grâce, sa beauté, son aimable entretien
Me promettent déjà le plus heureux lien.
J'ai jugé que son cœur est exempt de finesse,
Qu'il va tout bonnement sans employer l'adresse;
Que si de la contraindre on voulait s'aviser,
Il ne serait jamais capable de ruser.

FÉLICIE (*bas à Juliette.*)

Qu'est-ce qu'il veut donc dire ?

DORIMON.

Hé quoi, ma Félicie,
(*A Blainville.*)
Il te connaît déjà? Vous plairez, je le parie.

BLAINVILLE.

Je doublerai de soins pour mériter son choix;
Alors je pourrai dire à son cœur je la dois :
Si le hasard heureux m'a donné la richesse,
Je ne veux l'employer qu'à servir ma tendresse.
Ma femme chaque jour en connaîtra l'effet;
Qu'elle forme un desir, il sera satisfait.
Ce n'est pas un époux qu'elle verra près d'elle,
C'est l'amant délicat, c'est l'amitié fidèle.

FÉLICIE (*bas à Blainville.*)

Monsieur, vous promettiez tantôt différemment;
Soyez donc ridicule, ou servez mon amant.

BLAINVILLE (*bas à Félicie.*)

Je me sers, et pour moi cela vaut mieux, je pense.

DORIMON.

Vous parlez bas; tous deux déjà d'intelligence :
J'en suis vraiment charmé.

BLAINVILLE.

Mon ami, ce n'est rien :
Crainte de jeune fille, et vous comprenez bien
Que sa pudeur voudrait retarder la journée
Où l'Amour l'obtiendra des mains de l'Hymenée.
Mais mon empressement ne veut pas de retard,
Et nous terminerons demain tout au plus tard.

FÉLICIE (*bas à Blainville.*)

Monsieur, y pensez-vous ?

JULIETTE (*bas à Félicie.*)

D'honneur, je m'en méfie.
Il va vous épouser, j'en tremble, Félicie.

FÉLICIE (*bas à Blainville.*)

Parlez pour Floricour, au nom du ciel.

BLAINVILLE (*bas à Félicie.*)

Ma foi,
Quand on est près de vous on doit parler pour soi.

JULIETTE (*bas.*)

Vous êtes donc un fourbe.

DORIMON.

Encore du mystère.

BLAINVILLE.

Je lui dis que je vais aller chez le notaire:
Que, malgré les raisons qu'elle veut me donner,
Mon cœur me presse trop, et qu'il faut terminer.

DORIMON.

Allons, sans écouter sa frayeur passagère,
En signant le contrat finissons cette affaire.

BLAINVILLE.

A l'instant.

FÉLICIE.

C'en est trop; vous me poussez à bout.
Mon père, demeurez, je vais vous dire tout.
Je sens qu'en vous parlant j'ai besoin d'indulgence;
Mais je ne puis garder plus long-tems le silence.
Tantôt au désespoir.....

BLAINVILLE.

Qu'est-cè que vous direz?
J'arrive ici, j'écoute, et vous, vous conspirez;
Vous formez le projet de tromper votre père,
En rendant ridicule un ami qu'il préfère;
Un autre doit jouer ce personnage-là:
Je m'offre, on n'ose pas, et bientôt me voilà
Confident par hasard. Ce qui doit vous surprendre,
C'est que de Dorimon je suis vraiment le gendre.

JULIETTE.

Monsieur, n'en croyez rien, ce sont-là des détours,
Votre gendre n'arrive ici que dans huit jours.

DORIMON.

Il me l'écrit, c'est vrai.

BLAINVILLE.

Mais, j'ai fait diligence.

FÉLICIE.

Votre prétendu fils vous connaîtrait je pense;
Hé bien, il m'a nié très-positivement
Que vous fussiez son père.

JULIETTE.

A Firmin en entrant
Vous n'avez pas du tout parlé de mariage;
Et c'est pour un ami que vous venez.

BLAINVILLE.

Courage,
Les dépositions fondent ici sur moi.

JULIETTE.

On ne peut trop punir votre manque de foi.
Votre paternité n'est qu'un rôle éphémère,
Et c'est fort mal à vous de vouloir rester père.

DORIMON.

Quoi! se peut-il?

JULIETE (*appercevant Firmin.*)

Firmin, approche, et conte-nous
Si cet homme en entrant t'a dit qu'il fût l'époux
Qu'on attend.

SCÈNE XXIII.

FIRMIN, LES PRÉCÉDENS.

FIRMIN.

Non, vraiment, il venait pour affaire,
De la part d'un voisin.

JULIETTE.

Hé bien, la chose est claire.

BLAINVILLE.

Je suis vraiment Blainville, et ris de votre erreur.

JULIETTE.

Monsieur, je vous réponds que c'est un imposteur....

FIRMIN.

Moi qui le laisse entrer sur parole!

DORIMON.

Un faux père,
Des complots! je vais débrouiller ce mystère;
Oui, tout peut s'éclaircir; mes lettres feront foi:
Montrez-les.

BLAINVILLE (*les cherchant.*)

Dans l'instant.... Je les croyois sur moi.

DORIMON.

Cherchez.

BLAINVILLE.

Sur mon bureau les aurais-je laissées?
(*A part.*)
Allons jusques au bout.

JULIETTE.

Elles sont oubliées.....
C'est une ruse encor. Enfin vous voilà pris.

BLAINVILLE.

J'en conviens, et je sors. Mais où donc est mon fils?

JULIETTE.

Cessez....

BLAINVILLE.

C'est un parent qui connaît votre zèle.

DORIMON.

Votre fils!

BLAINVILLE.

Etant bien avec mademoiselle,
Il va me protéger.

DORIMON.

Comment il est ici?

BLAINVILLE.

(*Montrant Juliette.*)
Oui, comme chez lui, grace à son bon cœur.

DORIMON.

Ceci

Me paraît un peu fort; quoi, malgré ma défense!
Où donc est ce monsieur?

FÉLICIE.

Par sa seule présence
Floricour fera voir qu'il mérite mon choix.
Pardonnez, je ne puis obéir à vos loix:
De tout autre que lui l'hymen ne peut me plaire.
Mais le voici.... Tombez aux genoux de mon père.

SCÈNE XXIV. et dernière.

FLORICOUR, LES PRÉCÉDENS.

FLORICOUR (*se jetant aux genoux de Blainvill Félicie, Juliette, Firmin marquent leur surprise*

LAISSEZ-MOI me jeter plutôt aux pieds du mien,
Du moins pardonnez-moi, si vous m'ôtez mon bien.

JULIETTE.

C'est son fils!

FÉLICIE.

Votre père! Et tantôt, ici même
Vous me l'avez nié.

FLORICOUR.

Pour tromper ce que j'aime
Il falloit des motifs bien puissans.

BLAINVILLE.

Levez-vous.
Il agit par mon ordre.

JULIETTE.

Il nous a joues tous
Ah! le rusé vieillard!

BLAINVILLE.

Je vais rester je pense;
(*A Dorimon.*)
D'autant plus que voici votre correspondance.